

A. VANESTE
88, rue Nationale, LILLE
ORFÈVRE
Argent 1^{er} Titre
MONTRES FINES
de Paul Philippe et Co de Gisors
ET DES
MARQUES FRANÇAISES

Journal de Roubaix

JOYEUX
Choix le plus complet
de
BAQUES DE FIANÇAILLES
JOYEUX
pour
Corbeilles de Mariages

Cinquante-huitième année. — N° 173,

ADMINISTRATION : 71, Grande-Rue, à Roubaix

DIMANCHE 22 JUIN 1913.

ABONNEMENTS & ANNONCES
A ROUBAIX : Au Bureau du Journal, Grande-Rue, 71.
A TOURCOING : Au Bureau du Journal, rue Gérard, 33.
A MOURMELAN : Chez M. Verrière, rue Saint-Jacques, 7.
A PARIS : Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans les Librairies des Gares et principales Kiosques

LE NUMÉRO 5
TOUS LES JOURS
SIX ou HUIT PAGES

ÉDITION DU MATIN
BUREAUX & RÉDACTION
ROUBAIX, 71, Grande-Rue, Téléphone 554 et 1070
TOURCOING, 33, rue Garbet, Téléphone 1240

LE NUMÉRO 5
TOUS LES JOURS
SIX ou HUIT PAGES

TARIF D'ABONNEMENTS
Abonnés - France, la Nord et les Départements : Trois mois... 3 francs
Six mois... 5 francs
Un an... 10 francs
Les autres Départements et l'Étranger : le port en sus.
ABONNEMENTS EN AVANCE À PARIS, 20, RUE FÉVÈREAU

LES CONDAMNATIONS DES MUTINS DE RODEZ

CHRONIQUE

Le Devoir

Pierre Duchêne regarda la pendule, se leva, prit son ceinturon sur le lit et le boucla en murmurant :
— Ce garmement n'est pas encore rentré... C'est-y Dieu possible d'avoir un enfant pareil !
Il enfonga le kégi sur son front et descendit en lourde les marches de ses cinq étages. Il jeta son bonsoir accoutumé en passant devant la concierge et suivit la rue où flottait l'adieu d'une belle journée de juillet.
Il était de service cette nuit-là et rejoignait le poste. Il songeait à la misère de son existence. Il approchait de la cinquième. Jadis, quinze ans plus tôt, il avait été heureux, il avait pu croire que l'avenir lui serait doux et clémente. Il débutait dans le métier, il venait de se marier. Ah ! la douce, la charmante, la jolie ménagère que son Henriette, blanchisseuse de son état, nette et brillante comme le linge qui passait sous son fer agile. Il ne pouvait y penser encore sans que des larmes vinssent au bord de ses paupières !
Deux ans après son mariage, un enfant leur était né, et cette naissance avait été une grande joie pour le jeune ménage. Huit années avaient suivi et l'on s'était si bien habitué au bonheur que l'on ne pouvait imaginer autre chose que cette existence de tendresse et de travail qui se développait autour du berceau de l'enfant. Mais brusquement le sort avait changé de face, Henriette était morte, emportée par une brusque maladie, et Pierre Duchêne, veuf désolé, s'était trouvé seul avec le petit Ernest, qui marchait sur ses neuf ans. Malgré toute sa tendresse dont il l'entourait, il n'avait pu remplacer auprès de son fils les soins et la surveillance de la mère.
L'enfant était désormais grandi un peu au hasard ; le père était pris par les besoins du service et devait souvent le laisser seul. Ernest s'attardait dans la rue avec de jeunes compagnons, il y apprenait rapidement tout ce qui dégrade et pervertit les âmes neuves, tout le mal qui se fait dans la jeunesse aux fautes les plus graves. L'enfant délicat et tendre des premières années devint menteur, hypocrite, sournois et mauvais. Cette douleur vint s'ajouter à la vieille souffrance de Pierre Duchêne.
Tout ce qu'il tentait pour ramener son fils dans le droit chemin échouait. Il était rude, sévère, il avait la main pesante et lourde. Les taloches, les avertis, les colères, ne faisaient que creuser entre eux un plus profond précipice et amasser dans l'âme du jeune homme de plus lourdes rançunes. Désormais, le père et le fils vécut comme deux ennemis.
C'est pour cela que Pierre Duchêne ne souriait plus et que ses yeux gardaient une ombre dans leur profondeur. Ah ! s'il n'y avait pas eu le métier pour le rattacher à la vie, il y aurait peut-être déjà renoncé tant il se sentait las. Mais il l'aimait, ce métier obscur et humble, il s'en faisait une haute image, des phrases de ses chefs sur le devoir, l'abnégation ; le dévouement à la société s'était gravé dans son esprit pour jamais, et il oubliait un peu ses malheurs pendant qu'il surveillait le repos des autres, assurait la sécurité de ses semblables.
Il entra dans le poste, en ressortit quelques instants après avec son compagnon de service. C'était un ami, un nommé Verrier, avec qui il avait fait carrière et qui connaissait toutes ses misères intimes.
Ils descendirent la rue de Pessy. La nuit s'avancant, les passants se faisaient plus rares. La lune était montée dans le ciel et éclairait les maisons et le pavé d'une lumière blanche. Duchêne et Verrier allaient lentement.
Ils avaient épuisé tous les sujets de conversation, parler des chefs, des collègues, de l'avancement et maintenant ils restaient silencieux, attentifs aux bruits, réfléchissant chacun de son côté. Des heures leur passèrent, on les entendait s'égayer à des horloges lointaines, minuit, une heure, deux heures.
Ils s'étaient engagés dans la rue Raynourd, étaient arrivés au milieu et allaient tourner à droite, lorsque Duchêne arrêta son compagnon et lui fit gagner rapidement un coin d'ombre. De l'autre côté de la rue s'élevait une villa légèrement en retrait, au milieu d'arbres nombreux. La lune éclairait la façade de la demeure. Le volet d'une des fenêtres du rez-de-chaussée tournait lentement avec d'infinies précautions. Les deux hommes observaient, retenant leur souffle. Verrier avait sorti son revolver de sa gaine. Derrière le volet, une tête, dont l'ombre d'une casquette plate débordait les traits, avançait lentement, observa quelques instants dans la direction de la rue ; puis, rassuré par le silence, le cambrioleur sauta dans le jardin d'un bond agile. Il repoussa le volet.
Quelques secondes après sa silhouette se profila au-dessus du mur qui bordait le jardin et il sauta dans la rue ; mais déjà Pierre Duchêne avait bondi et y avait mis ses mains robustes. Il fut vite immobilisé. Sa tête et la casquette tombèrent, la lune l'éclairait complètement. Un cri s'échappa de la gorge de Duchêne :
— Ernest !
— Papa !
Un rire étouffé et la voix gouailleuse du jeune homme reprit :
— Ça, c'est de la veine ! Tu vas me relicher...
L'argent de ville n'avait pas dénoué son crêpe, il regardait son enfant avec des yeux hagards et ses lèvres tremblaient.
Il y eut un silence tragique que Verrier rompit en disant :
— Écoute, Duchêne, on peut pas le conduire au poste... on ne dirait rien des deux et ton Ernest ne recommencera pas...
— Four sûr, approuva Ernest...
Mais l'enfant fit signe que non de la tête ; il respira fortement, regarda son fils

LE DESSIN DU JOUR

L'Entente Franco-Allemande



INFORMATIONS

L'impôt national sur le revenu
Paris, 21 juin. — La Loi contre l'impôt sur le revenu et l'impôt sur le revenu des bénéfices, sénateurs, membres des Chambres de commerce et de l'industrie, ont voté le projet de loi déposé le 27 mai par M. Duport, ministre des finances, et portant établissement d'un impôt qui n'est, dit la proposition, ni national, ni équitable.

Le Conseil supérieur de la défense nationale
Paris, 21 juin. — Le Journal officiel a publié demain un décret relatif au Conseil supérieur de la défense nationale. Ce décret modifie la composition de la Commission d'études, chargé de préparer les questions à soumettre aux délibérations du Conseil. Le ministre de l'Intérieur a nommé au nombre des membres du Conseil, et le directeur de la Sureté générale dans la Commission d'études.

L'Académie des Sciences morales
Paris, 21 juin. — Sur un rapport de M. Flach, l'Académie a voté le prix de la Fondation-Darmstadt, de la valeur de 20.000 francs, 8.000 francs à M. Georges Foucart, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger, pour son « Histoire des Religions », 6.000 francs au Père Lagrange, pour ses « Études sur les origines de l'Église », 4.000 francs à M. Jaurès, pour « Les cultes païens dans le monde romain ».

L'odyssée d'un gros lot
Marseille, 21 juin. — Le 30 juin, un employé du Crédit Lyonnais avait Mile Claire Mir, institutrice-adjointe à l'école de la Belle-Maison, qui son obligation était sortie remboursable à 100.000 francs. Or, poussée par la curiosité, la jeune fille avait voulu de sa main, avait défilé, le 2 juin, à une autre institutrice, sa meilleure amie, le précieux titre, sur lequel un premier versement de 20 francs avait été effectué. Elle courait chez l'acquéreur, Mlle Annela Mahomme. Mais l'amie de la veuve, accueillant froidement la visiteuse, lui affirmait sa volonté bien arrêtée de refuser toute restitution. Mlle Mir, outrée, a fait opposition. La Justice décidera.

Découverte d'une maison de la Rome impériale
Rome, 21 juin. — Au cours des fouilles entreprises autour des Thermes d'Antonin, on a découvert d'immenses souterrains, ainsi qu'une douzaine de riches maisons de la Rome impériale, celle d'Aulus Plautius, certain prêtre, d'Espagne, celui d'Horace et de Virgile, qui lui avaient dédiés plusieurs de leurs œuvres.

La défense de la Hollande
La Haye, 21 juin. — La première chambre a adopté par 21 voix contre 9, le projet concernant la construction d'un fort, à Fleissinge.

Les Juifs américains en Russie
St-Petersbourg, 21 juin. — Le gouvernement russe a proposé aux États-Unis de renouveler le traité de commerce, mais le président Wilson a répondu qu'il n'accepterait la proposition qu'à la condition absolue de la libre admission des Israélites américains en Russie.

L'atterrissage d'un ballon allemand en Russie
Berlin, 21 juin. — On mande de Posen, que les officiers allemands montent le ballon qui a atterri hier en Russie, ont été autorisés, après les formalités d'usage, à récupérer leur aérostat en Allemagne.

L'affaire du « Festpiel » de Gerhart Hauptmann
Berlin, 21 juin. — L'Union de protection des écrivains allemands a fait une démarche à l'occasion de l'affaire du « Festpiel » de Gerhart Hauptmann. Elle a l'intention d'organiser lundi 23 une manifestation publique pour protester contre cette interdiction.

Une auto contre un arbre, près de Metz
Metz, 21 juin. — Une automobile appartenant à un banquier parisien, occupée par deux chauffeurs, a dérapé près d'un arbre et est tombée dans un fossé. Les deux chauffeurs ont été projetés hors de la voiture. L'un d'eux a été tué.

LES QUOTIDIENNES

L'Œuvre de M. JAURÈS

Que M. Jaurès soit un orateur puissant, un jouteur infatigable, personne, je crois, ne le niera. Le député du Tarn possède le don d'assimilation à un degré vraiment remarquable, et il le met au service d'une extraordinaire facilité de parole. Son élocution de tribun s'adapte merveilleusement à toutes les questions qu'elle anime, passionne et impose à l'attention des auditeurs.

Le leader socialiste est un « débater » qu'on écoute toujours, qu'on applaudit souvent, mais qu'on n'approuve presque jamais. Il charme, il intéresse, il étonne, mais il ne convertit pas.

Pourquoi cela ? Pourquoi lorsque M. Jaurès parle a-t-on toujours envie de siffler. La pensée même quand les mains se rejoignent pour souligner flatteusement le mot ?

C'est que chez le directeur de l'Humanité, les périodes, malgré leur ampleur, dissimulent mal les sophismes et l'évident parti-pris. C'est que son imagination délirante conduit ordinairement sa phrase au gré de sa fantaisie et loin des chemins de la logique et du bon sens.

Le verbe de l'orateur des unifiés saoule comme un vin trop fort en alcool. Et l'ivresse disparaît bientôt, laissant dans l'esprit une effrayante impression de vide.

L'activité débordante de M. Jaurès se manifeste actuellement par une violente et active campagne contre les projets militaires. Le député de l'extrême-gauche se multiplie ; il est partout à la fois : au Palais-Bourbon, en province ; il prononce chaque jour un ou plusieurs discours, organise des manifestations contre les trois ans, préside des meetings, écrit son article quotidien dans l'Humanité.

A quoi aboutit cette immense dépense de force et de talent ?

La Chambre qui, mardi, applaudissait vigoureusement l'orateur socialiste quand il développait ses idées sur la défense nationale, repoussait, vendredi, son fameux contre-projet, par 496 voix contre 77 !

Et vendredi encore, dans l'interpellation sur les affaires marocaines, l'ordre du jour de M. Jaurès a regrettant le développement imprudent des opérations militaires au Maroc « était rejeté par 390 voix contre 151 !

Mais, dans le pays ? Dans le pays, la propagande jauréssiste est arrivée au résultat que vous connaissez : quelques malheureux abusés par les critiques acerbes des organes révolutionnaires, et victimes des excitations des antimilitaristes, ont oublié un moment leur devoir.

Les efforts de M. Jaurès et de ses amis ont abouti à envoyer quelques égarés d'abord devant le Conseil de guerre et ensuite en prison.

Maurice Aubert.

LES INCIDENTS MILITAIRES

Les Mutins de Rodez devant le Conseil de Guerre

Montpellier, 21 juin. — Les débats de l'affaire de Rodez se sont poursuivis aujourd'hui, devant le Conseil de Guerre.

La séance est ouverte à sept heures 30. On entend les dernières plaidoiries qui, toutes, demandent l'acquiescement, ou une grande indulgence.

Le commissaire du gouvernement, représentant la parole, demande, de nouveau, au Conseil, de prononcer des condamnations sévères, puis les défenseurs répliquent, faisant un nouvel appel à la pitié et à l'indulgence.

Le Conseil se retire à 11 heures pour délibérer et rentre à midi 15. Il prononce les condamnations suivantes :

Bregier et Chazotte, à l'unanimité, chacun 5 ans de travaux publics ; Marqués, à la majorité moins une voix, 5 ans de prison. Tous trois étaient inculpés de révolte, d'insurrection à la révolte, et d'outrages en service.

Gorsse, quatre ans de prison ; Frede, trois ans de prison ; Maury, deux ans de prison ; Ponté et Clavel, chacun deux ans de prison ; Jannes et Mirabel, chacun un an de prison ; Faulquier, six mois de prison ; Dupont et Savignac, chacun quatre mois de prison.

Tous ces derniers étaient inculpés de révolte. Aucun des condamnés n'a bénéficié de la loi de sursis.

LES AFFAIRES MAROCAINES

LA SITUATION A TANGER

Paris, 21 juin. — Un télégramme de Gibraltar a rapporté le bruit qu'une compagnie d'infanterie anglaise en garnison dans ce port, aurait reçu l'ordre de se tenir prête à partir pour Tanger si la situation venait à l'exiger.

Le Temps dit que ce faux bruit avait déjà couru il y a une quinzaine de jours, que le gouvernement avait aussitôt démenti.

LE COMMANDANT PICARD
Paris, 21 juin. — Un service funèbre à la mémoire du chef d'escadron Picard, du 4^e spahis, chevalier de la Légion d'honneur, tué à l'ennemi au combat de Ksima (Maroc), le 8 juin, a été célébré à midi en l'église Saint-Philippe-du-Roule. Le président de la République, le ministre de la guerre, le grand chancelier de la Légion d'honneur et le gouverneur de Paris étaient représentés.

AU MAROC ESPAGNOL
Nouveaux succès contre les rebelles
Tanger, 21 juin. — On mande de Tétouan le 20 juin : Les Espagnols viennent de remporter un nouveau succès en rompant hier, une fois de plus, le cercle des tribus qui in-

Chronique Féminine

OUVRIÈRE DE FRANCE

On parle beaucoup, aujourd'hui, des femmes artistes, des femmes écrivains, on les admire, on les critique aussi, ce qui est encore une manière de consécration, et peut-être la plus précieuse.

Mais il est une autre femme, humble ouvrière, que l'admire plus encore : c'est l'ouvrière, notre vaillante ouvrière de France.

Les femmes qui travaillent, qui peinent, qui souffrent, elles sont, hélas ! de tous les pays ; mais qui pourra dire sa vaillance, chère et courageuse ouvrière Française ?

Lorsqu'elle part le matin, parfois bien tôt, à l'atelier, elle a déjà rempli une autre tâche : l'intérieur est en ordre, le ménage soigneusement fait, les petits prêts à se rendre à l'école.

Quand elle rentre le soir au logis, c'est pour reprendre le labeur domestique.

Du ménage, l'ouvrière d'Amérique ou celle d'Angleterre n'a nul souci. Et toi, petite ouvrière Française, qu'importe que tu habites une mansarde ou une humble maison, des fleurs orient ta fenêtre, humbles fleurs comme toi, mais en les arrosant, tu oublies la tâche maternelle qui t'écarte, et c'est un peu d'idéal que tu cultives, qui s'épanouit dans ta vie et qui l'embaume, avec ce pied de géranium et ce pot de réséda.

En hiver, tu t'habilles à la lampe fumeuse ; malgré le froid de la nuit, tu te lèveras plus tôt, plus tôt encore, s'il le faut, pour que rien ne cloche dans ta mise et que ta coiffure au réveil la rende et d'élégance qui n'appartient qu'à toi.

Plus tôt pour blanchir le linge, le repasser, ordonner le foyer dont tu fais le nid où chacun se plat et se repose.

Et tu accomplis ta tâche en silence, comme si tout cela se faisait sans effort, pour qu'il trouve au réveil la maison qui reluit, le déjeuner servi, ses vêtements propres, tu prends sur tes nuits les heures dont tu prolonges ta journée.

Et tu fais tout cela le sourire aux lèvres, sans autre bonheur parfois que celui d'une conscience tranquille, sans autre joie que celle que tu donnes encore et toujours, sans jamais te lasser.

Ton homme ignore le poids de ta lourde tâche, c'est sans te compter que tu te multiplies, c'est sans te plaindre que tu parcs à tout.

Parfois, un bon sourire te paie, mais il arrive aussi que le père s'oublie et dépense au cabaret l'argent de sa semaine ; si l'alcool le rend méchant, ce sont alors des reproches injustes, des sarcasmes amers, et ton pauvre cœur, endolori, te dit encore le mot qui apaise les petits, et aboutit le coupable. Il te faut alors travailler doublement, compter, peiner, pour équilibrer le pauvre budget.

Mère, tu te priveras de tout pour les enfants, et qui le saura, qui donc s'en apercevra ?

Epuisée, tu raccommodes inlassablement les effets de ton homme, rien ne lui manque, il fait honneur à sa ménagère.

Jeune fille, qui sait si tu manges à ta faim ? Mais tu es propre et soignée, et tu passes brave, pimpante, dans les rues, comme ta jeune tête, et tu t'en vas dans la vie, confiante, vaillante, ne voulant rien demander à personne, ni rien tenir de la pitié.

Et puis, l'ouvrière française est gaie. Le labeur ne l'a point écorcée. Elle s'intéresse à tout autour d'elle ; son imagination n'est pas éteinte, et sa bonne humeur résiste à tout ; c'est une femme intrépidité, une mère admirable.

J'ai vu l'ouvrière des autres pays, son regard était morne, sa bouche close, son front penché. Pauvre créature, le travail en a fait une esclave ; elle passe comme une ombre muette et farouche.

Chère ouvrière de nos pays de France, qu'importe l'avenir, la rude tâche, le chômage possible, les journées courbées, elle travaille, elle aime, elle croit, elle rit, et vient un rayon de soleil, elle chante comme l'oiseau du Bon Dieu.

PERVENCHE.

A un lecteur assidu. — Sans aucun doute, il faut abandonner tout projet d'union, cette maladie ne pardonne pas, on ne fonde pas une famille dans ces conditions. La jeune fille malade comprendra très bien que vous ajoutez tout projet de mariage, agissez avec tact, le temps fera le reste.

A une jeune fiancée. — Oui, l'analyse de l'écriture peut nous révéler un caractère ; adressez-vous à Madame de Sabateri, 6, rue Leclercq, à Paris ; contre un bon de poste de deux francs, vous recevrez cette analyse.

Le Président de la République au Concours Agricole de Paris

Paris, 21 juin. — Le Président de la République a visité, ce matin, le concours agricole, installé au Champs de Mars. Il a été reçu à sa descente de voiture, par MM. Emile Loubet, ancien Président de la République, Clémenceau, ministre de l'Agriculture, et M. Viger, sénateur, ancien ministre.

Tout d'abord on fait défilé, devant M. Poincaré, les taureaux et vaches primés. Nous voyons passer devant nous toutes les races françaises, normande, flamande, bleue du Nord, Salers, Montbéliard, Abondance, Gessienne, tachetées des Alpes, Ferrandaises, Bordelaises, Bretonne, etc.

Ces bêtes superbes font honneur à notre élevage national. Aussi, M. Poincaré ne tarit-il point d'éloges pour leurs propriétaires.

Le défilé terminé, le Président de la République se rend au service zoologique puis à la station hippique. Là, le Président prend place dans la tribune d'honneur, pendant que la musique du 8^e joue « la Marseillaise ».

Sous la direction des employés des haras passent successivement, dans la piste, toutes les races de chevaux représentées au concours.

Cette exhibition, sérieuse en étalons, juments, pouliches, est véritablement remarquable. Toutes ces bêtes sont merveilleuses, de ligne et de puissance.

Enfin, la présentation se termine par les races mulâtres, et les baudets provoquent la curiosité par leur long poil et leur formes massives.

M. Poincaré se retire, non sans avoir fait part, au ministre de l'Agriculture, de la vive satisfaction qu'il avait éprouvée à la visite de ces expositions si bien ordonnées. Il l'a pris de transmettre ses remerciements aux membres du jury, et ses félicitations aux organisateurs du concours.

Le PUISATIER ENSEVELI

Il A ÉTÉ ENFIN RETIRÉ IL AVAIT CESSÉ DE VIVRE

Acy-en-Multien, 21 juin. — Le puisatier Bayet, qui était enseveli depuis cinq jours, a été enfin retiré ce matin. Il était 5 heures, quand les sapeurs du génie de Versailles, dont le dévouement ne s'est pas démenti une minute, durant ce long sauvetage, parvinrent à dégager le corps entier, de la couche de sable qui l'emprisonnait.

Tout le pays attendait anxieusement l'issue de ce sauvetage et en suivait, minute par minute, les émouvantes phases.

C'est à 5 heures que Bayet fut remené. À peine était-il à la lumière qu'on s'aperçut que l'infortuné avait cessé de vivre. Du jour de

LA PHYSIOLOGIE DU TRAVAIL

DISCOURS DE M. CHERON

Paris, 21 juin. — La Commission nommée par le décret du 17 mai 1913, pour étudier les questions relatives à la physiologie du travail professionnel et aux conditions d'existence dans les milieux ouvriers et paysannes s'est réunie pour la première fois aujourd'hui sous la présidence du ministre du Travail.

Après avoir souhaité la bienvenue aux membres de la Commission, M. Chéron a rappelé les ravages croissants que font l'alcoolisme et la tuberculose dans les villes et dans les campagnes, puis il a signalé le danger de la dépopulation.

Le ministre a exprimé ensuite tout à la fois la question d'utilisation de activités et des aptitudes affectées au travail professionnel, la question du renouvellement de la main-d'œuvre, etc.

M. Ribot a pris la présidence de la Commission.

LES NOUVELLES CASERNES

INTERRUPTION DES TRAVAUX A TOURS
Tours, 21 juin. — L'Hospice de Tours avait vendu pour 600.000 francs sa propriété du Petit-Beaumont, à l'autorité militaire pour y construire une caserne d'artillerie. Les travaux viennent d'être interrompus brusquement par le ministre de la Guerre. Le maire a télégraphié au ministère de la Guerre pour protester contre cette décision imprévue.

CHOSÉS & AUTRES

Pendant des manœuvres, à la grand'halle, un dragon éponge avec soin la croupe de sa monture.

Un chasseur à pied passe et regarde le passage, les yeux écarquillés et la bouche bée.

— Hé ! dit le dragon, tu voudrais bien être dans la cavalerie ?

— Dame ! oui, répond le chasseur, mais comme cheval !

Un pocharde raconte à un Marseillais que quand il a vu beaucoup il a mis un cheval.

— Eh ! quel est-ce que cela, mon bon ? Moi, une loi, j'ai tellement vu que le lendemain mes cheveux devaient complètement gris !

Certes ! Il ne serait vraiment pas délicat de me part de te faire sentir que tu es vieillissant d'une année.

Chez les Durapiet :
— Eh bien ! Monsieur Durapiet, que vas-tu me donner pour ma fête ?
— Moi, chère amie !... Rien... Absolument rien !
Vraiment ?
— Certes ! Il ne serait vraiment pas délicat de me part de te faire sentir que tu es vieillissant d'une année.

AU REICHSTAG

LES MAUVAIS TRAITEMENTS DANS L'ARMÉE ALLEMANDE
Berlin, 21 juin. — Au Reichstag, la discussion s'est engagée sur diverses motions préconisant une réforme du code de justice militaire et en particulier une répression plus énergique des mauvais traitements dans l'armée.

Le député socialiste Kunert a assuré que les cas de mauvais traitements dans l'armée sont innombrables.

Le ministre de la guerre proteste contre la prétention qu'ont les socialistes de venir en aide à l'armée.

LES AFFAIRES MAROCAINES

LA SITUATION A TANGER
L'attitude de l'Angleterre
Paris, 21 juin. — Un télégramme de Gibraltar a rapporté le bruit qu'une compagnie d'infanterie anglaise en garnison dans ce port, aurait reçu l'ordre de se tenir prête à partir pour Tanger si la situation venait à l'exiger.

Le Temps dit que ce faux bruit avait déjà couru il y a une quinzaine de jours, que le gouvernement avait aussitôt démenti.

LE COMMANDANT PICARD
Paris, 21 juin. — Un service funèbre à la mémoire du chef d'escadron Picard, du 4^e spahis, chevalier de la Légion d'honneur, tué à l'ennemi au combat de Ksima (Maroc), le 8 juin, a été célébré à midi en l'église Saint-Philippe-du-Roule. Le président de la République, le ministre de la guerre, le grand chancelier de la Légion d'honneur et le gouverneur de Paris étaient représentés.

AU MAROC ESPAGNOL
Nouveaux succès contre les rebelles
Tanger, 21 juin. — On mande de Tétouan le 20 juin : Les Espagnols viennent de remporter un nouveau succès en rompant hier, une fois de plus, le cercle des tribus qui in-